

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 38

Décembre 2012

Le Semeur franco-américain retrouvé

Les numéros du journal hebdomadaire *Le Semeur franco-américain* (1887-1889) étaient jusqu'à maintenant considérés comme perdus. En fait, on en trouvait une collection à l'Université Laurentienne (en Ontario) et une librairie spécialisée américaine en mettait une autre en vente sur Internet en 2012, la seule existant encore aux États-Unis. Elle a été rapidement acquise en octobre 2012, on ne sait par qui. Par chance, il en existait aussi une collection reliée dans l'ancienne bibliothèque de l'Institut fran-

çais évangelique. C'est le pasteur Hervé Finès qui l'avait conservée jusqu'à son décès. Le livre fait maintenant partie de la bibliothèque de notre société d'histoire. Nous avons préparé l'index de son contenu, déjà intégré à l'Index de recherche de Richard Longbeed qu'on peut consulter sur notre site. Le présent article date d'il y a deux ans, mais n'avait pu trouver place jusqu'à présent dans notre Bulletin.

Son historique, son évolution

Le voici donc enfin. Illustrations du 27 décembre 1888. Les congrégationalistes s'étaient installés en Nouvelle-Angleterre dès 1877 et Thomas G. A. Côté y avait créé à Lowell une première communauté avec sept personnes seulement. Dix ans plus tard, elle en comprenait 190. Quand Côté devendra missionnaire général en 1884, c'est le pasteur Amaron qui prendra la relève avant de se consacrer au Collège français et au journal qui fait l'objet de

à l'évangélisation des catholiques et non seulement des païens ainsi qu'à la formation d'églises autonomes francophones qui donnent de bien meilleurs résultats selon eux quand on les compare à ceux obtenus par les baptistes qui encouragent plutôt les convertis à joindre les rangs de communautés anglophones existantes. En 1887, on fait état des cinq églises congrégationalistes de Lowell, Springfield, Holyoke, Fall River et Ware et de deux missions à Spencer et Marlboro de même



cet article. Les congrégationalistes américains avaient donc décidé d'œuvrer en français aux États-Unis contrairement à ce qu'ils avaient fait au Québec où ils n'avaient travaillé qu'en anglais, sauf à une ou deux brèves occasions. Pour évangéliser la Nouvelle-Angleterre, ils utilisent trois approches différentes : la station missionnaire, l'éducation et la presse chrétienne¹. Les congrégationalistes sont favorables

que d'activités missionnaires à New Bedford, avec une collaboration générale interconfessionnelle². Selon *Le Semeur*, pour favoriser la croissance et le renouvellement de ces communautés, il faut absolument miser sur l'éducation chrétienne particulièrement pour préparer la formation de pasteurs, si difficiles à trouver dans ces années-là. D'où la création du Collège français de

Lowell en 1885.

Le troisième volet était le journalisme chrétien. Assez vite, les missionnaires en Nouvelle-Angleterre s'étaient rendu compte de la nécessité d'avoir un journal protestant francophone bien à eux. Ne serait-ce que pour répondre aux insultes des journaux catholiques francophones qui ne se gênaient pas pour traiter les protestants de tous les noms, menteurs, voleurs, criminels, rien de moins, débauchés et sans foi en plus, car s'ils quittaient la religion de leurs pères c'étaient pour en faire à leur guise. Les journaux américains ne s'engageaient pas dans de tels débats et ne voyaient pas assez, selon les missionnaires, les dangers que pouvait représenter pour les institutions républicaines une croissance marquée du catholicisme en sol américain, particulièrement en Nouvelle-Angleterre où l'immigration catholique venue du Québec se joignait à celle venue d'Irlande au point de constituer une menace. *Le Semeur franco-américain* voudra montrer les faiblesses ou les dangers de l'approche catholique dans le domaine des valeurs et de l'éducation. En 1888, un texte sur le sujet se termine par la réflexion suivante :

«Américains, un million de romanistes français sont embarqués dans le même bateau que vous. S'ils contribuent au naufrage du pays à leur profit, on ne peut s'en désintéresser. Comme ils ne peuvent être sauvés que par la Bible et l'éducation chrétienne, il vous faut absolument nous aider pour deux raisons : d'abord parce que vous êtes responsables aux yeux de Dieu des âmes qui se perdent alors que vous auriez pu les sauver et qu'ensuite cela contribuera à votre bien et à celui de vos enfants. En effet, les hommes d'affaires peuvent soutenir notre journal en nous confiant leurs annonces qui seront pour eux une source de profit et pour les autres, il suffit de s'abonner à notre publication pour la somme d'un dollar. Ce travail capital mérite que nous le menions au succès³.»

C'est donc à l'automne 1886 que des pasteurs travaillant sous l'égide de la Massachusetts Home Missionary Society (congrégationaliste) voulurent

fonder un journal qui refléterait leurs intérêts, mais qui ne serait pas directement rattaché à une dénomination par-



Le pasteur Calvin E. Amaron

ticulière, un peu à l'image de ce qu'avait fait L.-E. Rivard pour *L'Aurore*⁴. Si ce journal touchait à l'œuvre américaine, les missionnaires sentaient le besoin de parler directement eux-mêmes de leurs objectifs et réalisations. Le temps de leur passage en Nouvelle-Angleterre, les pasteurs presbytériens à l'origine, Joseph Provost, Joseph Allard, Clément G. Mousseau, Calvin E. Amaron, acceptèrent de travailler sous l'étiquette congrégationaliste en compagnie de T. G. A. Côté. D'autres pasteurs encore, vraisemblablement tous membres de l'Union pastorale de la Nouvelle-Angleterre, s'étaient donné rendez-vous sur le bateau qui faisait la navette de Providence à Fall River⁵ et avaient choisi clairement d'emprunter la voie du journalisme missionnaire.

Le problème majeur était qu'il fallait mener à bien une telle entreprise sans argent et par des gens déjà fort occupés à leurs tâches missionnaires et pastorales. Le pasteur méthodiste Thomas A. Dorion, alors à Sherbrooke, avait fait paraître régulièrement pendant ses années de formation un mensuel intitulé *Le Fidèle messenger* dont il était le propriétaire⁶. Comme il venait d'être nommé pasteur à Ware MA, on vit le profit qu'on pouvait tirer de son expérience et du matériel d'imprimerie dont il disposait. Il lui confia naturellement la tâche de gérance de la nouvelle publication.

Le projet initial visait à faire paraître

un successeur au *Fidèle messenger* dès février, mais ce n'est finalement que le 18 mars 1887, à Boston, que Côté, Provost et Dorion fondèrent la Société de publication française/French Publishing Society. Provost sera le rédacteur en chef du *Semeur franco-américain* et Côté, le trésorier. Dorion, tel qu'indiqué, verra à la mise en page, à l'impression et à l'expédition du journal. On fera paraître son premier numéro le 29 mars 1887 et son dernier, deux ans et demi plus tard, le 3 octobre 1889⁸. Le pasteur C. É. Amaron, responsable du Collège français se joindra à la Société en mai (moyennant une mise de fonds de 100\$⁹) et s'occupera de la section anglaise du journal, visant à informer les lecteurs anglophones des objectifs missionnaires poursuivis par les Églises francophones de la Nouvelle-Angleterre et leurs pasteurs.

Cependant, le 2 décembre 1887, au terme d'une réunion qu'on peut qualifier de difficile, Dorion, ayant refusé de modifier son rapport sur l'état de la société, préféra remettre sa démission. On ne sait pas quelles étaient ses conclusions et le journal tout comme les procès-verbaux sont muets sur les raisons réelles de son départ. Dans



Le pasteur Thomas A. DORION

le journal, on évoque simplement le fait qu'il voulait dorénavant se consacrer entièrement à sa tâche pastorale. Amaron suggère¹⁰ qu'il pouvait s'agir d'un désaccord sur le financement. Il ne faudrait pas à notre avis y chercher la source d'un désaccord profond, car dans les mois qui suivent, le méthodiste Dorion participe à de nombreuses activités communes avec les autres pasteurs

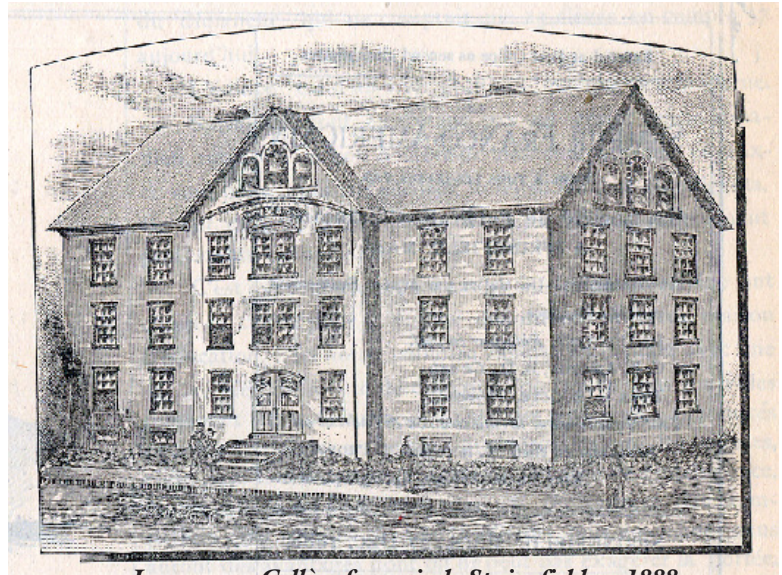
et ses anciens collaborateurs; à la fin de 1888, il signe conjointement avec Joseph Provost la lettre pastorale adressée aux Églises de l'Union pastorale de la Nouvelle-Angleterre.

On doit cependant noter que c'est en cette même fin d'année que les méthodistes semblent se lancer plus rondement dans l'évangélisation des Canadiens français aux États-Unis. Ils modifient l'orientation de leur journal *Le Franco-américain* (créé peu auparavant en 1888) dirigé par le pasteur Henri-Rémi Benoît à Fall River qui devient clairement l'organe des méthodistes francophones et sera baptisé *Le Méthodiste franco-américain*. Publié à Woonsocket RI, sous la direction du frère du précédent, Henri-Edouard Benoît (1862-1930), qui continue à y collaborer¹¹, il aura comme devise : « Polémique douce pour les personnes mais inexorable pour les choses ». *Le Semeur franco-américain*



Le pasteur Calvin E. AMARON

précise d'ailleurs : « Le champs (sic) est vaste et il y a un immense travail à faire. Que ce champs se divise et que l'on s'empare des postes inoccupés » et aussi « Nous souhaitons plein succès à nos frères Méthodistes¹² ». Nous apprendrons en février que ce nouveau journal ne paraîtra que tous les quinze jours, mais les dirigeants du *Semeur*, forts de leur expérience, l'encouragent à persévérer dans son oeuvre car son zèle finira par porter fruit¹³. Il est évident que *Le Semeur* le voit comme une aide supplémentaire à l'évangélisation du milieu plutôt que comme un concurrent. Dorion y



Le nouveau Collège français de Springfield en 1888

contribuera peut-être mais, à notre connaissance, il n'en prendra jamais la direction¹⁴.

Après le départ de Dorion, c'est le pasteur Amaron qui deviendra le gérant du *Semeur franco-américain* et pour simplifier sa tâche, il déménagera les bureaux du journal et son atelier typographique¹⁵ au Collège français de Lowell, à 140 km de Ware où ils étaient auparavant. Joseph Provost demeurant depuis le début le rédacteur en chef et T.G.A. Côté le trésorier.

Professeurs et élèves se donnèrent le mot et réussirent à transformer après bien des labeurs un affreux sous-sol en un atelier d'imprimerie convenable et fonctionnel. Amaron souligne¹⁶ que le seul élève du collège à s'y connaître en imprimerie était un adolescent de quinze ans, Charles Dorion, le fils de l'ancien gérant de la publication. Même s'ils n'avaient que lui pour les guider un peu, les collégiens apprirent à assembler les caractères typographiques, à les mettre en page et à imprimer le tout. Chaque jour, chaque semaine, il leur fallait recommencer, acceptant de rogner sur leurs récréations et leurs temps libres. Comme on devait encore expédier le journal à plus d'un millier de personnes, ce sont des femmes adultes qui, dans un esprit missionnaire, s'en chargeront après leur journée de travail, consacrant bien du temps à cette tâche fastidieuse et monotone qui consistait à transcrire des centaines d'adresses.

Assez tôt, grâce à ce travail bénévole, malgré son budget modeste, le

journal fit ses frais, les annonceurs lui accordant de plus en plus leur confiance. Le 25 avril 1888, le procès-verbal note qu'on a payé toutes les dettes de la publication et qu'on a en caisse 75\$ (ce sera 100\$ en décembre). Un mois plus tard, on apprendra que l'hebdomadaire tire à 1000 exemplaires et que le déménagement lui a été bénéfique puisque, depuis son arrivée à Lowell, le tirage a augmenté du tiers¹⁷. Pour les mois d'été, on obtient les services de A. B. Clements (le neveu du directeur Amaron, jeune professeur au Collège), de C. A. Cremer et A. Auger à 15\$ ou moins par semaine. Le comité de la Société aimerait engager un agent recruteur pour favoriser la croissance de l'hebdomadaire et une personne à temps complet pour voir à sa rédaction. De plus, il faudrait, disait-on, « trouver quelques hommes riches, qui avanceraient de \$3000 à \$4000 pour mettre l'entreprise sur un pied solide¹⁸ ». Tout cela ne semble pas s'être concrétisé, mais on sent que le manque de fonds pour se payer des collaborateurs rémunérés handicape finalement l'expansion du journal, annonçant sa métamorphose ultérieure.

Par ailleurs, grande nouvelle en mars 1888, de généreux donateurs de Springfield, proches de l'école de formation en anglais appelée « For Christian Workers », qui compte aussi une école de métiers, leur offre de s'installer près de cette institution. Le nouveau collège pourra bénéficier de sa bibliothèque et de son gymnase et sera construit à neuf sur un terrain adja-

cent. C'est une offre qu'elle ne pouvait refuser et dès lors, la direction décide qu'à la fin de l'année scolaire, le collège déménagera à Springfield¹⁹. Il faudra trouver une solution temporaire pour une année, car le nouveau bâtiment ne sera prêt que pour l'automne 1889. Le collège se loge en attendant dans « une grande maison, avec grande salle à manger et classes²⁰ ». On y déménagera les bureaux et l'atelier typographique du *Semeur*.

À court terme, les finances du journal sont bonnes et on s'engage le 10 avril à donner à l'école 250\$ pour le travail fait par les collégiens en cours d'année. De plus, on convient de payer la pension pour le reste de l'année et un salaire à deux jeunes élèves, Alfred Racicot et M. Crochetière pour la mise en page et l'impression du journal. Ils continueront durant l'été. Mais à cette même réunion, Amaron annonce qu'il abandonne sa gérance, reprise par Provost. Le premier s'en était déjà expliqué le 3 janvier 1889 dans un article du *Semeur* qui nous restitue le contexte dans lequel paraît le journal. Nous avons gardé l'orthographe originale.

« Prenez le gérant. Il est directeur d'une jeune maison d'éducation, où deux ou trois doivent faire le travail de six. Il doit tout administrer, acheter les provisions, tenir les comptes, répondre à toutes les lettres qui lui viennent de part et d'autre. Il doit enseigner la classe biblique, le grec et la rhétorique. Sur lui repose presque exclusivement le soin de trouver les fonds nécessaires pour faire marcher cette entreprise. Aussi après les travaux de la semaine, il doit se trouver le dimanche dans telle ou telle ville de l'état, à parler au peuple Américain sur les besoins de l'oeuvre. De plus lui aussi doit répondre aux invitations qui lui viennent d'être présent aux conciles qui ont lieu assez souvent, aux réunions de pasteur où il doit faire sa part.

Comment voulez-vous qu'un homme en sus de ces devoirs fasse les travaux qu'exige la gérance d'un journal, tienne les comptes, réponde aux lettres de toutes sortes qui lui viennent, rédige le département anglais et une partie du département

français. Et encore si c'était tout. Mais vu le fait que nous n'avons pas les fonds nécessaires pour employer des imprimeurs réguliers et connaissant leur besogne; vu le fait que les jeunes gens du Collège font ce travail, quand l'heure est venue pour les classes il faut que le travail reste là, complet ou incomplet et il n'y a qu'une chose à faire, ou bien n'envoyer le journal qu'irrégulièrement ou bien que le gérant passe deux, trois ou quatre heures à faire le travail typographique. C'est bien cette dernière alternative qu'il a fallu accepter.

Je me sens obligé de dire qu'il me sera impossible durant le reste de l'hiver de consacrer tant d'heures à



Le pasteur Joseph PROVOST

ce travail. Il me faut de toute nécessité, m'occuper de mon travail légitime. Je ferai tout en mon pouvoir pour faire paraître LE SEMEUR régulièrement, mais s'il arrive quelquefois que nous soyons obligés de suspendre pendant une semaine, nos amis en comprendront la cause²¹ ».

Il fallait repartir sur des bases différentes. Lors de sa réunion du 24 août 1889, la Société décidait de mettre fin aux activités du *Semeur franco-américain* et ce, après la parution du numéro du 29 août. Durant l'été 1889, *Le Semeur* logeait encore dans la maison temporaire; ce ne pouvait plus être le cas en septembre. En fait, on sait que le journal paraîtra après cela, les 12 et 26 septembre pour cesser définitivement le 3 octobre, le temps de terminer la publication du feuilleton et de préparer

l'organisation du nouveau journal. Le matériel, le papier et la liste des abonnés furent vendus pour 250 dollars à un nouvel organisme déjà mis en place en août, la Société des publications évangéliques, car on voulait en élargir le cadre et permettre l'édition de traités, de brochures religieuses et même de livres. J.-L. Guyon agira comme collecteur de fonds pour cette nouvelle société (qui vise les 5000\$ comme capital de départ) et Joseph Provost en sera le président. Ainsi naîtra *Le Citoyen franco-américain* (1889?-1905)²² sous la direction de Provost. Comme on le pense, ses objectifs seront plus englobants, ses pages plus nombreuses. Le reste de l'histoire dépasse le cadre de cet article et on se reportera pour l'évolution de ce journal aux indications de Jean Levasseur et de C. É. Amaron dans les ouvrages cités²³.

Son format et son contenu général

Revenons au *Semeur franco-américain*. Malgré les souhaits, son format demeura réduit. On avait d'abord pensé à seize pages, puis à douze, mais finalement, à part deux ou trois exceptions, le journal n'aura que huit pages. On s'y retrouve facilement car sa pagination est continue tout au long d'une année de publication. Une fois la formule trouvée, l'hebdomadaire présente généralement une page en anglais, « English Department », parfois deux, et en petits caractères, suivie d'une à deux pages de feuilleton pour s'assurer la fidélité des lecteurs²⁴; il y a toujours une ou deux colonnes consacrées au journal lui-même, lettres de lecteurs satisfaits, remarque sur la facture du journal, sa rédaction, son évolution, les conditions d'abonnement, etc. Suivent des informations diverses sur l'évangélisation en Nouvelle-Angleterre ou parfois des articles polémiques sur l'attitude du clergé catholique, la romanisation du pays, les valeurs protestantes à défendre et à l'occasion des textes de provenance européenne qui apparaissent pertinents au mouvement missionnaire en marche aux États-Unis. On y trouve aussi des échos de ce qui se fait dans les différentes églises et missions et de nombreux articles sur les ravages de l'alcoolisme et sur les bienfaits de la tempérance. Le journal présente généralement une chronique de faits divers, religieux ou non. Il confie ses deux

dernières pages à divers annonceurs. On y trouve des informations sur les collèges, sur les lieux de cultes, sur certains journaux religieux, sur la librairie de L.-É. Rivard (à Montréal) mais aussi de la publicité de maisons de commerce locales ou régionales.

En parcourant l'index des thèmes et des personnes que nous avons préparé pour ce journal²⁶, on constate qu'il parle beaucoup de chacune des Églises concernées avant tout celles de l'Union pastorale française de la Nouvelle-Angleterre qui regroupe en 1889 treize pasteurs ou animateurs. Les congrégationalistes y dominent, d'autres se rattachent à cette dénomination pour la durée de leur passage dans cette région des États-Unis²⁷, se retrouvant chez les presbytériens, les méthodistes ou les baptistes ensuite. On peut suivre au fil des numéros les activités des communautés, leur croissance, la construction des églises et leur inauguration, l'installation des pasteurs ou leur remplacement. De plus, comme le directeur du collège, C. É. Amaron est directement engagé dans ce journal, on peut y suivre pas à pas l'évolution du Collège français quasiment à partir de sa naissance en 1885. Ses rapports annuels, son déménagement de Lowell à Springfield, puis la construction d'un nouvel édifice occupent une place importante dans ces quelques années où l'institution trouve sa raison d'être et son rythme de croisière. Le « numéro historique » du 27 décembre 1888 permet d'ailleurs de retracer aussi bien l'histoire des institutions concernées que la biographie des pasteurs qui les animent.

L'hebdomadaire ouvre ses colonnes à plusieurs collaborateurs rattachés aux diverses communautés de Nouvelle-Angleterre, ainsi qu'à l'occasion aux missionnaires canadiens qui le désirent. La profusion des noms de plume fait qu'il n'est pas toujours facile de s'y retrouver ou de typer la pensée des animateurs, puisqu'ils peuvent se retrouver sous plus d'un pseudonyme! Pour un *Scratch* qu'on identifie à T.G.A. Côté et un *Coligny* à C.É. Amaron, il y en a bien une quarantaine d'autres qui resteront à jamais enfouis sous leur anonymat²⁸. C'est beaucoup. On en est réduit à un paradoxe. Joseph Provost est le rédacteur en chef du journal, mais on ne trouve à peu près jamais sa signa-

ture au bas d'un texte. À moins qu'il ne signe à l'occasion *Barbegrise*.

L'action des pasteurs et des communautés protestantes du Massachussets s'exerce dans quatre régions particulières, à Springfield et dans les environs (Ware, Holyoke), à Lowell (non loin de Boston), à Worcester et Marlboro entre les deux et, plus au sud, à Central Falls, Pawtucket et Fall River. On marque souvent la progression de ces églises ou missions, soit en indiquant les multiples activités qui s'y déroulent, les nombreuses conversions et adhésions officielles qu'elles comptent. On peut aussi suivre bien des membres dans leurs activités paroissiales, mais aussi dans leurs déplacements profanes, visites, parfois les naissances, mariages, maladies et décès qui les touchent.

Comme il va de soi, les collaborateurs du journal prennent la Bible comme autorité ultime. Par ailleurs, l'hebdomadaire multiplie les références bibliques. La première année, il offre une chronique destinée à l'école du dimanche où il donne les sources bibliques des passages à étudier. La deuxième année et la troisième, ce sont plutôt des réflexions sur la vie chrétienne qui s'appuient sur la Bible. Dans cette veine, on donne un résumé des prédications de l'évangéliste D.L. Moody lors de son passage à Montréal en 1887. On parle occasionnellement du rôle des colporteurs de bibles, mais ils n'occupent qu'une place marginale dans l'ensemble.

Ses articles polémiques

À côté de ces informations multiples, ce qui frappe le plus souvent un lecteur moderne, c'est la fréquence des articles polémiques qu'on y trouve. Certains même à ce moment-là lui en faisaient reproche, mais Amaron s'en défendait en disant que c'était un mal nécessaire à l'image de l'action des Réformateurs qui avaient contesté leur époque, mais tout comme eux, il fallait compléter la contestation par des articles d'édification, à l'image d'un Calvin qui écrit tout de même *L'Institution chrétienne* et ses *Commentaires*.

Le journal critique assez spontanément l'Église catholique, ses pratiques courantes, assimilées à des superstitions, ses approches non bibliques. Au printemps 1888, il rapporte que les catholiques voulaient ériger sur le Mont Royal

une statue à la Vierge. Il se joint au concert de protestations que ce projet a déclenché aussi bien chez les protestants montréalais qu'américains, et se réjouit finalement qu'il ait été abandonné. Nous donnons un extrait d'un texte d'Alcide (quelqu'un qui est très au courant de ce qui se passe dans le domaine religieux) pour faire voir comment on traite un pareil sujet.

« Il est évident, M. le Rédacteur, que si les protestants ne disaient mot, les parcs des villes, les rues et même les cours des maisons seraient couvertes de statues de la Vierge et des saints au pied desquelles une population ignorante, superstitieuse et béate se prosternerait à l'envie [sic] et croirait sincèrement faire son salut. La restauration du Paganisme serait complète. Les Protestants de Montréal ont dit avec raison à Messieurs les catholiques [:] vous avez dans vos églises toutes les libertés désérables pour satisfaire à vos dévotions antichrétiennes sans que vous veniez nous exhiber publiquement vos penchants idolâtres. Pour nous, nous nous contenterons de respecter la Vierge Marie et les saints, sans jamais leur adresser de prières qu'ils ne peuvent entendre. Ce ferme langage a eu le bon effet de faire rentrer les cagots dans leur trou, espérons qu'ils y resteront toujours³⁰. »

Dans les textes du *Semeur franco-américain*, le pape avec l'autorité qu'il représente, sa supposée infaillibilité, ses positions ultramontaines servent de repoussoir évidemment. On qualifie bien des positions catholiques de « jésuites », vouées à la destruction du protestantisme dans leur esprit. On trouvera des pages et des pages consacrées à la recreation de l'ordre des jésuites au Canada et du problème de leurs biens autrefois confisqués... avec le Premier ministre Mercier qui les défend et les protestants de partout qui contestent sa position. Comme le problème touche aussi le Gouvernement canadien, le sujet devient un problème national avec toutes les approbations et désapprobations que l'on peut imaginer.

Dans ce contexte de contestations des positions catholiques, on ne manque pas de souligner les conversions

diverses qui sont parfois spectaculaires comme le fait qu'un évêque, de nombreux prêtres, des religieux et religieuses aient contesté leur Église et se soient rattachées au protestantisme. On en donne une série de cas en septembre 1887 (p. 200, 228-229, et en novembre 1888, p. 252) et on en parle à d'autres occasions. On suit les controverses de M^{gr} Bouland (1888) avec la hiérarchie catholique, celles aussi des ex-prêtres Edward McGlynn (1887) et de John O'Connor (1887) sans manquer de rappeler la situation de Chiniquy à l'occasion de son passage en Nouvelle-Angleterre pour y donner quelques conférences. On baptise d'ailleurs en son honneur une salle du nouveau collège de Springfield tout comme on le fera pour T.G.A. Côté, missionnaire général et fondateur de l'oeuvre congrégationaliste en Nouvelle-Angleterre³¹.

Pour *Le Semeur*, opposition au catholicisme et au nationalisme (patriotisme comme on disait alors) sont intimement liés. On sait que les leaders canadiens-français refusaient aux protestants francophones le droit de faire partie de la nation; on ne prenait pas la peine de les inviter aux conventions dites « nationales » qui ne se voyaient que comme « catholiques ET françaises ». Le journal proteste à plusieurs reprises contre cette exclusion, mais particulièrement à l'occasion d'une convention qui s'est tenue à Nashua (en banlieue de Boston) pour rejoindre les Canadiens français immigrés. La vision y était tellement étroite qu'on y a même exclu un catholique qui avait osé ne pas soutenir une proposition faite par un curé! À l'instigation des autorités ultramontaines, on ne voulait pas non plus des franco-protestants dans les Sociétés Saint-Jean-Baptiste ou même aux célébrations de la fête du 24 juin.

Pour sa part, le journal conteste vertement que l'Église catholique puisse représenter un progrès pour les Canadiens français. Si sa direction et sa vision du monde sont tellement appropriées, comment expliquer que des centaines de milliers de Québécois quittent leur pays pour venir aux États-Unis? On doit plutôt constater le retard des Canadiens français dans le domaine économique et social à

cause des valeurs conservatrices prônées par leur Église. Amaron pousse même le raisonnement à l'absurde. Les prêtres et les communautés religieuses sont supposés constituer l'élite de cette société. Ailleurs, on permet à l'élite de se reproduire alors qu'avec l'approche catholique du célibat, cette élite demeure stérile pour ce peuple.

Le Semeur se fait le défenseur des valeurs républicaines (égalité devant la loi, liberté d'opinion, éducation pour tous sans carcan religieux, etc.) et met constamment en garde ses compatriotes protestants contre la « romanisation » des États-Unis, particulièrement de la Nouvelle-Angleterre. On affirme carrément que le catholicisme et les valeurs républicaines sont incompatibles. On mène particulièrement la bataille dans le domaine de l'éducation en général, mais aussi on lutte contre le fait que les catholiques ne veulent pas se rallier aux écoles publiques communes et veulent constituer en parallèle des écoles paroissiales, évidemment parce que les premières échappent à leur contrôle et prônent des valeurs plus égalitaires. Pas moins d'une quarantaine d'articles en deux ans et demi ont touché à ce sujet.

Un collaborateur qui répond aux propos tenus par le curé Landry de Holyoke dans une assemblée publique le 30 août 1888 se porte à la défense de l'école publique. Ce bref passage signé « Franco-Américain » donne le ton utilisé dans ce genre de controverse.

« Quelles institutions ont formé les plus beaux caractères de l'histoire américaine tels que Webster, Lincoln, etc.? Les écoles publiques.

Dans quelles institutions ont été instruits les plus nobles représentants de votre clergé? Dans les écoles publiques, témoin, le Dr. McGlynn et nombre d'autres.

L'éducation américaine, c'est la science, la lumière, le progrès, la liberté, le développement intellectuel, moral et religieux.

Votre système, ce n'est rien de cela, vous êtes l'éteignoir de l'intelligence. Comme l'a bien dit Doellinger: « Partout où l'esprit jésuitique a passé, l'herbe ne reverdit plus. »

Vous-même, Messire Landry, prêchiez, il n'y a pas longtemps, contre la grossièreté et la mauvaise conduite de vos petits Canadiens. D'où

viennent donc ces petits Canadiens? De vos écoles paroissiales.

Qui sont ceux qui se battent dans les rues, insultent les passants, fument, mâchent du tabac, jurent et tempêtent? Vos petits Canadiens³². »

Tellement obnubilé par cette peur de la romanisation des États-Unis, le journal en vient même à s'opposer à la création de clubs de naturalisation des Canadiens français, car il y décèle un moyen qu'ont trouvé certains de voter pour des candidats catholiques qui les favoriseraient. Bien des évêques irlandais (comme le cas de Chiniquy l'illustre) préconisaient l'assimilation rapide des catholiques à l'anglais justement pour réaliser ce rêve qu'on croyait alors possible. Le clergé imaginait sans sourciller une Amérique majoritairement catholique et prenait les moyens pour que cela se produise, prêt à gommer les différences de langue et de culture, notamment la persistance des coutumes et de la langue des Canadiens français. D'où l'idée de leur refuser d'avoir des curés de même origine qu'eux³³. Ceux qui étaient particulièrement convaincus des valeurs républicaines voyaient un danger réel dans cette catholicisation des États-Unis qui, contrairement aux apparences, était encore une forme de domination catholique sur la société.

Dans un tel contexte, le Collège, avec sa formation, son programme, ses objectifs, était central et voulait faire contrepoids à l'approche catholique, même s'il ne rejoignait qu'un petit nombre d'élèves³⁴. On s'oppose aux couvents catholiques, on parle des écoles et pensionnats protestants, on se réfère à l'occasion à l'Institut français évangélique de Pointe-aux-Trembles, à l'Institut méthodiste français (dont l'immeuble est en construction)³⁵, à l'Institut Feller ou encore au Château de la liberté (École française de Berthier) où travaillent d'autres membres de la famille Amaron et on signale le rachat par les presbytériens du collège des filles à Ottawa justement pour offrir des alternatives aux couvents et collèges catholiques.

Si on reproche aux journaux catholiques d'utiliser un vocabulaire méprisant à l'égard des protestants en s'attaquant au *Semeur* à plusieurs reprises ou, en général, à l'oeuvre

d'évangélisation que leurs pasteurs mènent en Nouvelle-Angleterre, responsables et collaborateurs de l'hebdomadaire n'y vont pas de main morte pour protester contre certains articles parus dans la presse catholique, contre certains curés qui ont fait des déclarations incendiaires en chaire, comme l'ont déjà laissé deviner les passages cités plus haut. On y revient à plusieurs reprises dans les colonnes, et on ne se gêne pas pour manier l'ironie ou parfois carrément les insultes à son tour, bien qu'on juge sa propre attitude toujours chrétienne. C'est le ton de l'intolérance ou des convictions trop assurées que l'on retrouve souvent dans les journaux de l'époque. Notre index a relevé pas moins d'une centaine d'articles qui donnent une panoplie d'exemples de textes anticatholiques ou antiprotestants dans ces pages.

Terminons par une question qui pose un débat interne au protestantisme. Y a-t-il unité ou sectarisme chez les protestants? Napoléon Grégoire, alors pasteur à South-Ely, lance ce débat en préconisant un rapprochement entre les dénominations³⁶. Le pasteur F. B. Richard lui répond au numéro suivant qu'il n'y a pas de problème, les principes protestants demeurant les mêmes, malgré les étiquettes des diverses Églises. Ce contre quoi s'élèvera Grégoire peu après. Le pasteur Richard poursuit le débat en montrant qu'on peut très bien accepter « l'unité et la diversité » protestante. Comme la Bible présente une variété de positions, la variété des Églises protestantes illustre la richesse du protestantisme. « Le Protestantisme, c'est le Christianisme selon les Saintes-Écritures³⁷. » Grégoire répondra le 19 juillet, dans « La Bible et le dénominationalisme », montrant que son propos ne préconise pas une union factice des protestants comme celle de l'Église catholique. Dans la Bible, y a des contradictions apparentes seulement, alors que dans nos dénominations, il y a des contradictions réelles. Il y a effectivement des approches différentes sur le rôle du baptême, la succession apostolique, le droit de prêcher, l'organisation même de l'Église (congrégationnelle, presbytérienne, épiscopale), etc. Il y a bien des points de désaccords qu'il faudrait régler en comprenant mieux la Bible et en poussant la réflexion théologique³⁸. Le

pasteur Richard clarifie à son tour l'unité et la diversité protestante. Le protestantisme n'est pas une religion, pas une église, n'a pas besoin d'une union organique, d'une fusion de toutes les églises protestantes en une seule. Cherchons plutôt l'union des coeurs et des âmes et évitons le sectarisme³⁹. La question ne sera pas épuisée pour autant et reviendra sous la plume de divers collaborateurs par la suite.

Ce journal retrouvé reflète donc assez largement le travail d'évangélisation qui s'est fait par les congrégationalistes au Massachusetts, mais aussi un peu à l'occasion par les baptistes, les presbytériens et les méthodistes en Nouvelle-Angleterre. Il donne pour les deux ans et demi qu'il couvre une assez bonne image des principaux obstacles qu'ils ont rencontrés et des principales controverses auxquelles ils ont participé.

Jean-Louis Lalonde

14 janvier 2011, revu le 16 novembre 2012. On pourrait lire en complément la biographie de T. A. Dorion.

1. Voir *Le Semeur franco-américain* (SFA), 1er novembre 1888, p. 217.
2. Voir SFA, 26 juillet 1888, p. 133.
3. SFA, 1er novembre 1888, p. 217 (notre traduction).
4. Se reporter à l'historique de ce journal sur notre site.
5. Distants de plus de 30 km. Ils avaient donc eu largement le temps de se concerter!
6. Dorion avait une longue expérience de la presse puisqu'il avait fondé à L'Original (Ontario) un journal, *The News: Eastern Ontario and Ottawa Valley Advocate* (qui existe toujours), avant de s'orienter vers le travail missionnaire à partir de 1877 et de devenir étudiant en théologie en 1882.
7. C.É. Amaron dans *Your Heritage*, p. 158-162 et J. Levasseur dans sa longue Introduction à *La Maison du coteau* de Joseph Provost, p. XXXVIII- XL, ont consacré quelques pages à l'histoire du journal dont nous tirons profit ici en les complétant au besoin par des informations directement tirées des colonnes du *Semeur* maintenant retrouvé. Jean Levasseur a aussi utilisé les quelques pages d'un petit cahier qui contient les Procès-verbaux de la Société de publication française, Bibliothèque et Archives

nationales du Québec à Montréal, que nous avons également consultées.

8. La première année de parution totalisa 430 pages, la deuxième, 440 et la dernière incomplète, 168, 1038 pages au format 25 cm sur 33,5. La collection est entière, sauf pour le numéro du 13 septembre, p. 185-192, qui est perdu.
9. Pour avoir un ordre de grandeur des prix en valeur actuelle, on peut les multiplier par 20 ou 25.
10. Dans *Your Heritage*, 159-160.
11. La carrière de Henri-Rémi Benoit est mal connue. On sait qu'il écrivait en 1874 une page dans le journal d'annonces bilingues *Le Charivari*. En 1875, il fonda *L'Ouvrier canadien* qui se fusionna avec *L'Écho du Canada* quand il en devint le propriétaire le 10 juillet de cette même année. Mais ces journaux ne connurent pas de succès et disparurent assez vite de la circulation. Il semble qu'il ait poursuivi par la suite une carrière de journaliste non particulièrement religieuse, contrairement à celle de son frère Henri-Édouard. On sait qu'en août 1891, il participe au circuit méthodiste anglophone et fait des remplacements en français à Woonsocket RI. Au printemps 1893, on le retrouve encore à Woonsocket. Après on perd sa trace.
12. Indications aux pages 245 et 250 du numéro du 22 novembre du SFA.
13. SFA, p. 358.
14. Il s'est occupé du *Fidèle messenger* publié à Manchester NH. Ses remarques ne semblent pas avoir été appréciées par H. E. Benoit, méthodiste, qui dénonce des chicanes individuelles entre baptistes et congrégationalistes. Voir SFA, 29 août 1889, « Une protestation », p. 141. À partir de là, Dorion est en effet pasteur à Manchester pour des années, probablement jusqu'à son décès prématuré en 1900, à peine âgé de 51 ans.
15. La Société a racheté à l'ancien gérant son matériel pour 90\$, dette non encore réglée sur laquelle on refusera toutefois, à la séance du 25 avril, de payer des intérêts.
16. *Your Heritage*, p. 160.
17. SFA, 24 mai 1888, p. 60.
18. Procès-verbaux de la Société de publication française, 25 avril 1888.
19. Voir « Une grande décision », SFA, 8 mars 1888, p. 403.
20. SFA, 26 juillet 1888, p. 132. Alors qu'on ne s'occupait que d'une douzaine d'élèves à Lowell faute de place, on

parle de vingt-cinq ici et on sait que, dans le nouveau bâtiment, on admettra plus de quarante élèves. On trouve une description de l'édifice projeté dans *SFA*, 20 septembre 1888, p. 199 et son illustration dans *SFA*, 27 décembre 1888, p. 283. Le déménagement s'était fait en octobre 1888 selon *SFA*, 2 mai 1889, p. 45. On a une idée de son programme qui vise l'obtention du B.A. par une de ses annonces, *SFA*, 3 janvier 1889, p. 293.

21. *SFA*, 3 janvier 1889, p. 296-297.

22. Voir *SFA*, 12 septembre 1889, p. 145. Nous ne savons pas à quelle date a paru le premier numéro du *Citoyen franco-américain*, vraisemblablement dès la fin de 1889 ou au début de 1890; nous ne pouvons le savoir avec exactitude car nous ne disposons de toute façon que des années 1892-1893, le reste étant probablement définitivement perdu.

23. J. Levasseur, *op. cit.*, p. XL et suivantes et C.É. Amaron, *Your Heritage*, p.162 et suivantes.

24. Il en publiera deux : « Le château de Lauernesse – Un épisode des premiers temps de la Réforme » (traduit du hollandais) et « La trouvaille », par Suzanne Gagnebin, une œuvre édifiante qui prend pour thème entre autres la mort des proches.

25. À l'occasion d'un référendum tenu au Massachussets sur la prohibition, le *SFA* s'y montrera carrément favorable

et encouragera ses lecteurs à voter oui. Mais la proposition ne reçut pas l'aval de la majorité dans l'État. Ce ne fut que partie remise...

26. Il est déjà intégré à l'Index général de Richard Loughheed qu'on trouve sur notre site.

27. Selon une note *SFA* du 7 mars 1889, p. 369, les baptistes sont à l'œuvre principalement dans le Massachussets, au Rhode Island et au Connecticut, les congrégationalistes se limitent au seul Massachussets, les presbytériens travaillent un peu dans l'Ouest et les méthodistes sont installés dans l'État de New York et commencent leur œuvre dans le Rhode Island et au New Hampshire.

28. Voici quelques noms identifiés : Barbegrise (Provost), Barberousse (T.Z. Lefebvre de Québec), Coligny (Amaron), Discipulus (J.M. Derome), Probitas (Amaron), Quidam (J.L. Morin), Scratch (T.G.A. Côté) et Veritas (Clément Mousseau); il n'est pas exclu que les mêmes collaborateurs aient utilisé plusieurs pseudonymes. Qui se cache sous le nom d'Alcide, de Bibleur (un colporteur), d'Elpizo, d'Eusèbe, de Gavroche, de Jérôme, de Libertas, de Narcisse ou de Nicodème, pour n'en nommer que quelques-uns?

29. Le Gérant [Amaron], « En avant », *SFA*, 4 octobre 1888, p. 212.

30. « Les protestants de Montréal, Glorieux succès », *SFA*, 31 mai 1888, p.

69-70, passage cité p. 69.

31. Voir *SFA*, 14 mai 1889, p. 380.

32. « Les écoles publiques », *SFA*, 15 septembre 1887, p. 211-212, passage cité, p. 212.

33. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Sillery, Septentrion, 2000, consacre de nombreuses pages à ce problème dans son chapitre II, « Regards de l'autre (1865-1900) » et son chapitre III, « Les élites et le changement (1865-1900) ».

34. Voir C.É. Amaron, « French Evangelization. French protestant college », *SFA*, 13 octobre 1887 p. 241.

35. Le journal du 6 octobre 1887, p. 239 et 240, par exemple, présente régulièrement de la publicité pour les écoles de Sabrevois (anglicanes) et l'Institut méthodiste français. Et effectivement, les quatre collèges protestants du Québec auront tous des pensionnaires venant des États-Unis.

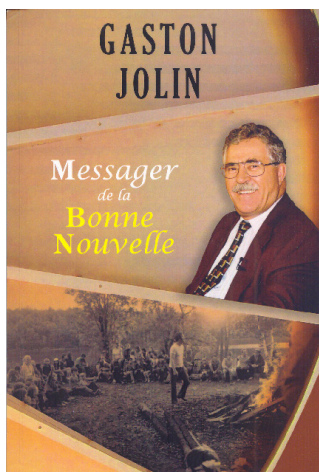
36. N. Grégoire, « L'union idéale et l'union réalisable », *SFA*, 31 mai 1888, p. 66-67.

37. F.B.R., « La solidarité protestante (2ième article) », *SFA*, 21 juin 1888, p.92-94, ici p. 94.

38. *SFA*, 19 juillet 1888, p. 125-126.

39. F.B.R., « Le protestantisme », *SFA*, 23 août 1888, p. 165-166.

LIVRES



Gaston Jolin, *Messenger de la Bonne Nouvelle*, Trois-Rivières, Editions Impact, 2012, 294 p.

Comme le titre le laisse entendre, Gaston Jolin est le fondateur de l'émission L'Heure de la Bonne Nouvelle à la télévision et du camp biblique Joli-B qui se tient depuis 1963 à Rollet en Abitibi. Les deux activités auront 50 ans en 2013, c'est pourquoi nous profitons de la parution de cet ouvrage pour rappeler leur existence. L'auteur, qui a maintenant plus de 80 ans, en parle abondamment dans son livre qui est une forme d'autobiographie. Il fait suivre chaque chapitre des nombreuses photos personnelles sur les lieux évoqués, les collaborateurs, les amis, la famille, de sorte que le lecteur peut s'en faire une bien meilleure idée.

Curieusement l'ouvrage ne donne pas la date de naissance de l'auteur. Il est né en fait à Trois-Rivières le 8 mars 1931 et Gaston Jolin raconte comment, un an plus tard, sa famille s'est établie en Abitibi durant la Grande crise. Ce sont de petits traités évangéliques et l'offre

d'un Nouveau Testament qui ont fait connaître à ses parents le protestantisme et les Frères chrétiens (qu'il ne prend même pas la peine de nommer). C'est ainsi que John Spreeman¹ prend contact avec eux en 1939 et rencontre aussi plusieurs familles de l'endroit. Ses parents étant devenus évangéliques, ils furent officiellement excommuniés et une première assemblée de Frères à Rollet naquit en 1940. Gaston Jolin date sa propre conversion de l'année suivante.

Ce n'est qu'en 1941 que les familles converties ont pu former une commission scolaire dissidente et que M^{me} Davey est devenue l'institutrice de l'école protestante, construite par après en 1943-1944, qui servait aussi de lieu de réunion à l'assemblée. Il n'a pas poursuivi ses études au-delà de l'école primaire, et à 15 ans est devenu bûcheron avec son père et son oncle. Puis à 19 ans, il a l'occasion d'aller à Toronto

et d'y travailler pendant près d'un an, y distribuant des traités ou y prêchant sur les places publiques. De retour chez lui, il continue à combiner travail manuel et évangélisation. Il épouse Marguerite Lemay en 1952. Il devient opérateur de pelle mécanique et quand le boom minier survient en Ontario en 1956, il y trouve du travail et déménage à Elliot Lake où naîtront plusieurs de ses enfants. Toujours évangéliste, il verra à la construction de la salle évangélique (anglophone) de l'endroit en 1958-1959.

Avec le retour au Québec en 1961, commence aussi pour lui, à trente ans, un ministère de la parole. En lien avec le ministère évangélique anglophone à la radio, appelé Glad Tidings Gospel Hour, naîtra au cours de l'été une version française originale, L'Heure de la Bonne Nouvelle. L'émission sera ensuite transférée au réseau de Radio-Nord (région de Rouyn-Noranda). Et dès 1963, Gaston Jolin produira l'équivalent pour la télévision. Cette émission traversera bien les années puisqu'elle dure encore cinquante ans plus tard, ou presque. À partir de là, il se consacre entièrement au ministère de l'évangélisation. Pourtant en parallèle, il crée aussi le ministère du Camp Joli-B à Rollet au lac Opatasica (lac Long). Il obtient le soutien de nombreux anglophones dans les débuts et il en donne les noms. Les deux oeuvres progressent. Les séries télévisées sont diffusées aussi en Gaspésie, le pasteur Fernand Saint-Louis y ajoutant les siennes sous le nom de La foi vivifiante (voir sa biographie dans *Des loups dans la bergerie* et en ligne). Le camp était fort primitif dans ses débuts, sans eau courante ni électricité. Cela viendra avec les années et l'auteur rappelle l'évolution du cadre matériel, l'ajout de bâtiments, et diverses anecdotes sur les participants. Un camp pour les anglophones débutera en 1975. Il consacre aussi un chapitre à la préparation des émissions de l'HBN et donne en annexe de nombreuses réactions des auditeurs signalant le bien qu'ils en ont tiré.

Il évoque également dans son livre ses tournées missionnaires, son pastorat, ses cinquante ans de mariage, rend hommage à son épouse et à son soutien tout au long de leur vie commune. Il évoque également ses loisirs, ses vacances de pêche ou de chasse en famille et avec

ses amis, et même l'utilisation de petits avions pour faciliter ses déplacements sur le territoire.

Pourtant on sort de cette oeuvre avec des sentiments mêlés. S'il est vrai que l'auteur a voulu ne rapporter que les éléments de sa vie, « que du vécu », et qu'il y est bien parvenu, le lecteur se sent en partie étranger à cette histoire. C'est comme si elle avait été écrite à la manière d'un immense cahier de remerciements à tous ceux qui ont collaboré avec lui et qui connaissent bien les oeuvres qu'il a réalisées. Tous ces participants seront bien honorés qu'on leur accorde ici autant d'attention et de reconnaissance, mais le lecteur moyen ne se sentira guère engagé dans l'aventure d'autant plus que l'auteur ne nous communique pas ses attentes ou ses appréhensions au moment de ses grandes réalisations.

Le même lecteur se serait attendu à ce qu'on lui explique au moins l'appartenance religieuse des assemblées (les Frères, dont on n'entend parler qu'incidemment au milieu du livre), leurs objectifs et leurs liens avec le milieu religieux abitibien, à peine esquissés. On aurait aimé saisir l'évolution du contenu de L'Heure de la Bonne Nouvelle, même indiquée à très grands traits en quelques pages comme pour d'autres chapitres, afin de comprendre comment les émissions se sont adaptées au contexte changeant du Québec et ont répondu à la fois aux questions fondamentales de la foi qui sont essentiellement les mêmes et aux changements sociaux qui font qu'on les pose différemment. De même, un lecteur comme moi aurait bien aimé connaître l'articulation des groupes et amis anglophones avec la progression du Camp Joli-B. Il y a tellement de référence aux personnes de langue anglaise dans les premières années qu'on se demande s'il s'agit bien d'un camp pour francophones. De plus, on aurait aimé avoir une idée plus précise du genre d'activités qui s'y déroulaient et comprendre mieux pourquoi les témoignages (reproduits en annexe) sont si favorables. Les photos du livre compensent à peine.

Un lecteur non prévenu se rend vite compte qu'il est en univers évangélique traditionnel. Je veux bien que la tradition protestante donne « à Dieu seul la gloire », mais le rappeler à toutes les

deux pages devient lassant, ressemblant à un cliché. Cependant, l'approche de l'auteur paraîtra toute naturelle à un lecteur évangélique et il suivra Jolin qui écrit finalement son autobiographie « pour que vous puissiez voir l'oeuvre du Seigneur dans nos vies ». Il tirera profit de ce retour en arrière qui retrace plus de cinquante ans de son travail évangéliste au Québec. On ne peut qu'encourager les évangéliques à multiplier ce genre de témoignage pour que leur patrimoine ne se perde pas.

Jean-Louis Lalonde

NOTE

1. On trouve la biographie de John Spreeman dans le no 28 du *Bulletin* et le no 29 rappelle l'expérience du Camp Brochet créé en 1950 à partir de Girardville (Lac-Saint-Jean), qu'ont d'ailleurs connu les Jolin et qui offre un parallèle avec le Camp Joli-B, créé en 1963-1964 dont nous parlons ci-dessous.

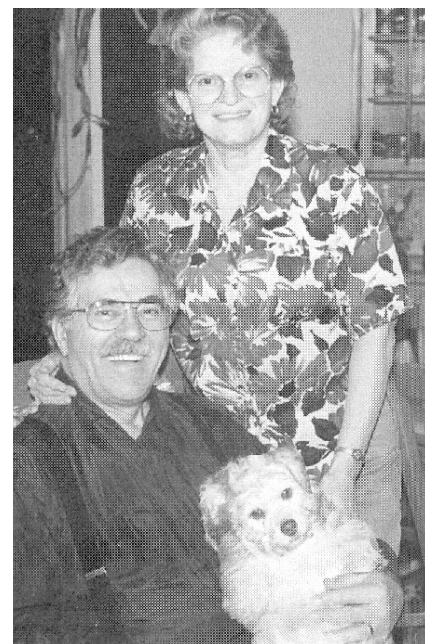
On consultera en ligne un intéressant historique trop bref de L'Heure de la Bonne Nouvelle dans *Historique HBN.ca*. On peut écouter de nombreux vidéos (947 !) de HBN dans Topchrétien.com sous TopTV. Il y en a pour tous les goûts et sur tous les thèmes.

Il existe également des informations en ligne sur le Camp Joli-B. On peut y lire aussi un excellent historique des églises des frères dans :

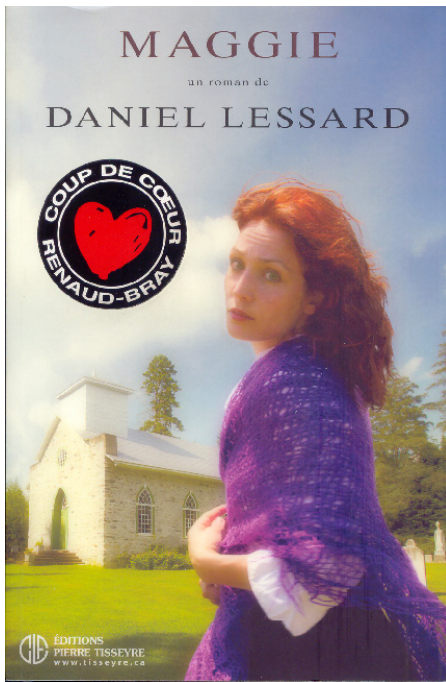
www.groupereseau.org/efcq/historiques-des-eglises-des-freres/

Si on ne trouve pas le livre en librairie, on peut le commander directement en ligne à

www.publicationschrétiennes.com



Le couple Jolin en 1997



Daniel Lessard, *Maggie*, roman, Rosemère, Editions Pierre Tisseyre, 2011, 387 p.

Paru en septembre 2011, ce roman historique écrit par un ancien journaliste à la retraite a connu un certain succès. L'opposition des catholiques aux protestants, attisée par un curé fanatique, est au coeur de ce récit qui se passe en Beauce entre 1914 et 1919. La trentaine de familles protestantes irlandaises de Cumberland Mills cohabitent sans problème avec les catholiques francophones de Saint-Benjamin à deux pas de là. Ils vivent en parallèle, chacun selon ses appartenances et le curé Lamontagne entretient de bonnes relations avec ces anglicans. Au début de l'histoire, l'arrivée d'un nouveau curé, despotique et borné, Antonio Quirion, antagonise les deux groupes et déclenche une série de conflits et de malheurs pour la paroisse. Il trouve là le moyen d'asseoir son pouvoir et de s'opposer au maire du village.

Dans un pareil contexte, il trouve tout à fait inacceptable que la maîtresse d'école de Maggie Miller, Aldina Bolduc, institutrice chevronnée et veuve dans la cinquantaine, devienne amoureuse du protestant Fred Taylor. Le curé fera tout pour lui faire perdre sa place. Son décès inattendu placera Maggie, à la tête de la classe alors qu'elle n'a pas

encore seize ans et n'a pas terminé sa septième année. Elle réussira pourtant haut la main et sera réengagée l'année suivante. Les choses se compliquent quand Maggie devient à son tour amoureuse d'un garçon de son âge, Walter Taylor, le fils du marchand général de Cumberland Mills. Éprise de liberté, Maggie vivra quand même cette relation que, d'un côté comme de l'autre, on voudra briser; les parents anglophones envoyant leur fils à la guerre et détruisant ses lettres à sa bien-aimée, le curé visant à écarter de l'école une femme qui ose défier son autorité. Dépitée, se sentant abandonnée, elle acceptera à dix-huit ans un mariage avec un jeune bien nanti, qui se révélera une catastrophe. L'histoire comporte maints rebondissements dans lesquels nous n'entrons pas.

Certains ont trouvé un peu caricatural le portrait du curé obsédé par son pouvoir, qui manoeuvre pour atteindre ses fins, qui n'accepte aucune opposition, fut-ce du maire élu par les gens du village. L'auteur admet qu'il a un peu forcé le trait pour les besoins de l'histoire mais, pour notre part, nous avons trouvé, particulièrement dans les cent premières pages où il campe les oppositions, des dizaines de notations et d'observations qui rejoignent nos constations historiques.

On traite Maggie de protestante parce que son père, un Irlandais catholique, fréquente les protestants de Cumberland Mills et que sa soeur Lina est engagée par une famille de ce village. Une fois, son père en profite pour amener sa fille un dimanche à un culte protestant pour qu'elle se rende compte des différences avec l'approche catholique : le pasteur est marié, un laïc peut animer la communauté en son absence, les enfants de l'école du dimanche apprennent des histoires bibliques et des cantiques plutôt que les formules toutes faites du petit catéchisme ; elle en est étonnée mais pas scandalisée.

Obsédé, le curé veille à ce qu'il n'y ait aucun contact entre les groupes, qu'on n'enseigne pas aux enfants même un mot d'anglais. Les protestants, c'est ce qu'il y a de plus dangereux. Tout ce qu'ils veulent, c'est nous voler des âmes. Ils pensent que leur religion est aussi bonne que la nôtre, mais ce n'est pas vrai.

Ils iront tous en enfer! Je vous rappelle, dit encore le curé, qu'il est interdit d'aller dans la mitaine des protestants. Si l'un d'entre vous s'avise d'y mettre les pieds, je le fais excommunier. En cas de relation amoureuse pour un couple mixte, seule la conversion du protestant à l'Église catholique amène une solution à une union autrement impossible. Les étiquettes suffisent et on est loin de l'adhésion profonde à la foi. Comme le dit un personnage : « Les catholiques sont-ils si peu convaincus de la justesse de leur religion qu'ils se sentent menacés au seul contact des protestants? ».

Si on ne veut pas changer, il n'y a plus qu'à partir pour les États-Unis et même alors, on déshonore la famille. Car l'auteur montre bien la mentalité traditionnelle où le comportement d'une personne discrédite tout un village (cela a curieusement des échos tout à fait contemporains!). Par ailleurs, il lie à cette mentalité la croyance aux revenants, avec des talismans pour s'en protéger, certains rituels catholiques s'y apparentant, les craintes qui deviennent préjugés, les suppositions qui deviennent réalités sans même avoir été seulement vérifiées, il y a une section de l'oeuvre qui exploite bien ces travers : tout ce qui n'est pas conforme au modèle établi, aux normes sociales reçues devenant automatiquement suspect. Au moins, les parents considèrent-ils l'éducation de leurs enfants comme une nécessité et accordent-ils beaucoup d'importance à l'école de rang et à l'éducation minimale qu'elle procure, bien plus que le curé d'ailleurs qui préfère qu'elle reste fermée si elle n'est pas conforme à ses exigences.

L'oeuvre est finalement plaisante à lire, écrite dans une langue soignée et colorée un peu partout par des expressions locales inattendues.

(Daniel Lessard a fait paraître en septembre 2012, *La revenante*, qui se situe dans les années 1940 et touche au rôle des femmes dans la société. Une dernière oeuvre devrait compléter cette trilogie l'an prochain.)

Jean-Louis Lalonde

Premier forum sur le patrimoine religieux — Vers une action concertée

Le Conseil du patrimoine religieux du Québec a organisé un premier forum sur le patrimoine religieux le 12 novembre dernier. C'était une occasion d'illustrer les aspects fondamentaux du sujet : Faire connaître le patrimoine religieux, le restaurer, le protéger (notamment par la mise en vigueur de la nouvelle loi qui a une portée culturelle très large) et le réutiliser. Comme notre Société s'intéresse de près à la restauration du Musée Feller, il y avait là des suggestions possibles à partir de ce qui se fait ailleurs. La consultation du site <http://www.patrimoine-religieux.qc.ca/> vaut vraiment de détour. On y trouve notamment une application MobiCulte.ca qui permet de localiser les églises des environs où que l'on soit au Québec et d'y trouver des explications sur l'extérieur et l'intérieur. On peut lire sur ce site également des informations sur la réutilisation des lieux de culte. Comme les évangéliques depuis cinquante n'ont pas construit de temples, mais se sont déplacés dans des salles au fur et à mesure des besoins, ils ont évité bien des problèmes...!



Exemple d'une église transformée en musée : Musée de société des Deux-Rives (MUSO), Valleyfield. On a gardé les poutres, le cadre général et les vitraux, mais les bancs et les accessoires du culte de ce temple autrefois protestant sont disparus.

Cours — Culture et religion dans les communautés de langue française au Canada

Nous signalons à nos lecteurs que Caroline-Isabelle Caron de l'Université Queens offre un cours (en français ou en anglais) HIST 224, intitulé *Culture et religion dans les communautés francophones au Canada*. « Ce cours en ligne et par correspondance introduit les étudiants aux réalités socio-culturelles et religieuses des communautés de langue française au Canada, du 19^e siècle à nos jours, avec une attention particulière sur le Québec, les Canadiens français hors Québec, les Acadiens, les Premières Nations de langue française, et les autres communautés culturelles francophones au Canada. L'objectif principal est d'offrir une vue d'ensemble de ces communautés et des enjeux auxquels elles font face, dont les questions d'assimilation, de scolarisation, des droits linguistiques et du rôle des Églises et de la religion dans leur milieu. » Plusieurs parties de cours touchent directement la situation religieuse des protestants francophones au Québec. Pour plus de détails: Division of Continuing & Distance Studies/Faculty of Arts & Science, cds@queensu.ca.

Comité des Amis du Musée Feller

La Société, de concert avec les intervenants du milieu, a créé un comité qui vise à réanimer le Musée Feller en le localisant dans l'église Roussy Memorial de Saint-Blaise-sur-Richelieu. Il s'agit dans une première étape de définir davantage le projet en constituant un dossier pertinent qui regroupe diverses informations en lien avec la valeur historique, patrimoniale, économique, touristique de ce musée et du contenu qu'il veut présenter. Le Musée Feller était issu de l'action membres de la tradition baptiste mais l'objectif actuel est d'élargir la perspective pour en faire un musée de la tradition franco-protestante de toutes tendances. Jennifer Crawford de la MRC est particulièrement bien placée pour faire le lien entre les différentes instances nationales et régionales dans la recherche de subventions. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'évolution de ce dossier et des transformations qu'il implique lesquelles prendront sans doute plusieurs années à se concrétiser.



Direction chrétienne a présenté en septembre dernier deux jours de réflexion à la suite d'un sondage partiel à l'échelle du Canada y compris le Québec. Il ne s'agissait pas d'un sondage au sens strict puisqu'on ne tenait compte que de ceux qui acceptaient de répondre à des questions par Internet, mais les résultats offrent quand même matière à réflexion. Si le but était de faire le point sur les croyances actuelles, il permettait aussi de s'interroger sur la situation présente et au besoin en tirer des conclusions pour l'évangélisation. L'essentiel ne touchait pas l'histoire bien que certaines réflexions aient des résonances historiques comme celle-ci. Dans une pyramide rétrospective de la fréquentation des églises sur vingt ans au Québec, on constate que pour 100 enfants concernés en 1991, il n'y avait plus que 40 adolescents à les fréquenter en 2001 et seulement 19 adultes en 2011, données à comparer au reste du Canada : 100 puis 60 puis 39, la pointe étant beaucoup moins accentuée dans le reste du pays donc. (Recherche de Bruno Désorcy et Direction Chrétienne inc.) On constate que 89% des personnes interrogées considèrent que la fréquentation de l'église n'est pas nécessaire à leur vie spirituelle, accordant bien peu d'importance au soutien des membres de la communauté. On en saura davantage en se rendant sur le site de Direction chrétienne à Émergence de la foi où on trouvera tous les graphiques qui illustrent les réponses aux questions posées lesquelles portaient sur Dieu, le bien et le mal, la lecture de la Bible, l'accès des femmes au ministère, l'homosexualité, les valeurs à l'école, la sécularisation et ses conséquences, etc. Cela constitue certainement un repère auquel on pourra se référer par la suite et qu'il vaut la peine d'aller consulter.

JLL

Nouvelles de la Société

Portes ouvertes au Musée Feller le 27 octobre 2012

Nos lecteurs connaissent déjà Chantal Bilodeau-Legendre par notre dernier numéro. Curieuse d'en apprendre davantage sur Henriette Feller, elle s'est entendue avec Jocelyne Auclair pour une visite privée du Musée Feller. De là est née l'idée d'ouvrir le musée le 27 octobre et d'y présenter une conférence et sa pièce à un personnage : Henriette Feller, passion et audace au service de Dieu.

La journée s'est parfaitement déroulée et a accueilli une cinquantaine de personnes. Richard Lougheed a présenté la



*L'assistance à la conférence du matin
Les photos sont de Luc Mercier*

vie et l'oeuvre de la fondatrice du collège. Sa vie se partage en deux périodes équivalentes en durée autant en Suisse qu'au Québec. Le conférencier a bien mis en évidence les difficultés qu'ont rencontré aussi bien dans son pays qu'à son arrivée au Bas-Canada la missionnaire et son fidèle compagnon Louis Roussy. Richard Lougheed a aussi souligné les qualités qui faisaient d'elle une personnalité attachante et de premier plan. Nombre des auditeurs semblaient découvrir ce personnage hors du commun. D'autres, comme d'anciens professeurs de l'Institut Feller, renouaient avec les lieux.

Après un dîner préparé par des bénévoles de la communauté et l'occasion de nombreux échanges entre les participants, l'après-midi fut consacré à la pièce de théâtre par Madame Bilodeau assistée de sa fidèle collaboratrice à la technique Madame Lise Ferron.

La pièce crée un habile enchaînement qui permet d'évoquer les grandes étapes de la vie de Madame Feller et de montrer son zèle pour le Seigneur, comme l'indique claire-



Madame Feller (Chantal Bilodeau) en compagnie de Monique Blatter et de Malcom Flowerday, anciens professeurs à l'Institut Feller

ment le sous-titre de l'oeuvre. Bien qu'elle soit seule en scène et avec bien peu d'accessoires, l'auteure réussit à nous suggérer la présence de ses compagnons, de créer des dialogues vraisemblables et parfois savoureux. Bien que l'accent suisse soit absent, la diction parfaite et le jeu de la comédienne crée suffisamment de distance pour que le spectateur moyen oublie facilement ce détail et se laisse emporter par la magie du théâtre. Les personnes présentes ont chaleureusement applaudi la performance de l'actrice qui les a tenues en haleine pendant plus d'une heure.

On se rappellera que nos collègues Jocelyn Archambault et Alain Gendron avaient eu recours à l'approche théâtrale pour évoquer certaines scènes du passé franco-protestants. Nous sommes heureux que d'autres reprennent cette façon de faire qui fait vivre autrement l'évocation du passé. *JLL*



Sylviane Soulaine et René Péron

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed :
(514) 482-0086

Responsables du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608